

Gaule, dont il est l'un des grands spécialistes. Dans tous ces chapitres, il ne cède en outre jamais à la généralisation du propos et, au contraire, exprime au travers de multiples exemples régionaux des réalités souvent très diverses qui sont le reflet des informations acquises grâce à l'archéologie.

Les passionnés d'histoire et d'archéologie de l'ouest et du nord-ouest de la France, zone qui coïncide avec l'ouest de la province romaine de Lyonnaise, seront sans doute un peu déçus de constater la rareté des mentions concernant ces secteurs, même si on note des évocations ponctuelles de quelques sites majeurs, comme la résidence aristocratique de Paule (Côtes-d'Armor) ou les villes chefs-lieux de cité telles qu'Angers, Le Mans ou Rennes, ou encore des informations sur les formes de l'agriculture. On constate aussi l'absence pour ces secteurs de représentations cartographiques équivalentes à celles, fort suggestives, produites pour le centre-est ou le nord-est, par exemple, mais c'est là l'expression non pas de choix particuliers, mais de recherches qui sont ici plus avancées, sous-tendues par le programme européen évoqué plus haut. Pour autant, et c'est là aussi une preuve de la réussite de cet essai, bien des traits qui y sont évoqués valent aussi pour les espaces moins précisément examinés.

En définitive, cet ouvrage de vulgarisation, au sens noble et premier du terme, est remarquable et fera date, car il propose une brillante synthèse sur un temps fort de l'histoire des territoires gaulois, entre la fin du monde celtique et le début de l'Empire romain, entre la Gaule indépendante et la Gaule conquise, étayée par une solide connaissance des sources historiques et faisant la part belle aux acquis les plus récents de l'archéologie⁶.

Martial MONTEIL

Caroline BRETT, avec Fiona EDMONDS et Paul RUSSELL, *Brittany and the Atlantic Archipelago, 450-1200. Contact, Myth, and History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2022, 479 p.

Commençons par le défaut majeur de ce livre : son prix prohibitif. Il est actuellement vendu au prix de 90 livres sterling, ou 120 dollars américains, soit plus de 100 euros, qu'il soit sous format papier ou électronique ! Nul luxe pourtant dans cet objet dont les 479 pages de texte ne sont complétées que de cartes en noir et blanc, de petite taille, sans échelle et peu lisibles (ex : p. 101, 269). Le coût disproportionné de cet ouvrage nous rappelle l'énergie à mobiliser contre la marchandisation du savoir et l'importance du soutien à une édition scientifique de qualité, accessible à un coût abordable (comme celui fourni par la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne).

6. Depuis décembre 2022, l'ouvrage est en ligne et en accès ouvert : <https://books.openedition.org/pur/184681>

Le compte rendu proposé ci-dessous ne peut qu'imparfaitement refléter la richesse de l'ouvrage dont chaque page ouvre des pistes solidement informées pour de nouvelles discussions. Les enquêtes futures partiront désormais de ce livre pour développer de nouvelles explorations et il faut louer l'ambition synthétique de l'autrice qui nous lègue ici une somme impressionnante, fruit de sa longue carrière de chercheuse. Ses premières publications remontent à 1986 (dans les actes du colloque *Landévennec et le monachisme breton dans le haut Moyen Âge*, sous la direction de M. Simon, Bannalec) et se sont poursuivies dans le cadre du *Department of Anglo-Saxon, Norse and Celtic* de l'université de Cambridge. Il est d'autant plus navrant de prévoir la diffusion restreinte de cet ouvrage, en raison de son prix, qu'il constituera la base de réflexion de toute enquête sur la Bretagne du premier Moyen Âge pour les décennies qui viennent, car les relations transmanche éclairent aussi bien sa genèse que sa transformation continue. Le livre mériterait amplement une traduction rapide.

L'autrice mobilise une érudition très fournie (plus de 1 500 références, produites par des chercheurs britanniques et continentaux, sont utilisées) pour exposer les hypothèses antérieures, présenter des synthèses des discussions récentes et proposer ses propres suppositions. La table des matières est restreinte au titre des chapitres, ce qui est fort limité, vu leur richesse, mais cette brièveté est compensée par un index fourni de plus de 30 pages qui rendra de multiples services. La limite de l'ouvrage tient à sa perspective, telle qu'elle est clairement exposée dans l'introduction. Dans le cadre d'un programme plus général sur l'archipel britannique, il s'agissait d'évaluer la participation de la Bretagne aux réseaux qui lient la Grande-Bretagne et l'Irlande, du retrait de l'empire romain aux conquêtes des rois d'Angleterre. Il ne s'agit donc pas d'une histoire de la Bretagne, mais de celle de ses liens avec les îles voisines. Au vu de la richesse du livre proposé, il ne reste plus qu'à souhaiter qu'un autre travail vienne apporter la perspective complémentaire, en proposant une histoire des relations continentales de la Bretagne au haut Moyen Âge.

L'élément fondamental des relations étudiées repose sur la langue bretonne, sa proximité avec le cornique et ses liens un peu plus lâches avec le gallois. L'ouvrage commence par une mise au point bienvenue sur les origines et le contexte de la langue bretonne (p. 17-31) : l'autrice réfute les liens avec le gaulois, qui n'ont pu être avancés que lorsque cette langue était moins bien connue, mais souligne que les liens avec le monde insulaire ont maintenu l'intercompréhension sur la période étudiée, car les divergences avec le cornique et le gallois ne sont visibles qu'à partir des ^x^e-^{xi}^e siècles. Pour elle, l'enjeu n'est pas tant de réfléchir à la genèse de la langue bretonne qu'aux conditions spécifiques qui ont permis la conservation d'une langue particulière à l'ouest de la péninsule. Le sous-titre, « contact, mythe et histoire », vient souligner un parti pris important de l'autrice. Comme elle l'expose en introduction, les historiens ont trop réduit leur intérêt aux sources élaborées de façon contemporaine aux événements, ce qui a laissé place à une interprétation romantique des récits postérieurs. L'ambition

de C. Brett est, au contraire, de proposer à chaque fois une étude à deux niveaux, en relevant pour chaque période les traces des contacts développés entre la Bretagne et les îles britanniques, mais aussi les idées des contemporains sur ces contacts, et leur projection, imaginaire ou fondée, dans le passé.

Le premier chapitre traite de l'archéologie et des origines de la Bretagne et revient sur l'absence de visibilité archéologique des migrations des îles britanniques vers l'Armorique. Alors que l'ouest de la Grande-Bretagne est caractérisé, entre 400 et 800, par la présence de sites et de tombes privilégiés, où des individus étaient inhumés avec des armes, aucune découverte précieuse n'a été faite pour la même période en Bretagne. Cela peut être dû au faible nombre de sites continentaux fouillés, mais aussi à des comportements différents. Est-ce parce que les nouveaux venus étaient d'origine sociale modeste ? ou parce qu'ils ne souhaitent pas affirmer de différence ? ou parce que le calme relatif de la péninsule ne fournissait pas les affrontements qui permettaient l'enrichissement d'une élite guerrière ? L'archéologie préventive a récemment permis la fouille de sites d'habitat rural breton caractérisés par un mode de vie simple ou élitair, mais sans objet de luxe importé, ce qui contraste avec l'importante circulation d'éléments non matériels (langue, saints et écritures) et pourrait correspondre à des élites aux moyens limités.

Le deuxième chapitre traite de l'installation des Bretons entre 450 et 800 et de leur séparation progressive de part et d'autre de la Manche. L'autrice passe en revue les rares sources écrites sur la période et considère que le démembrement des *civitates* antiques eut lieu plus tôt en Bretagne que dans les zones voisines, ce qui entraîna une disparition plus rapide du système de taxation romain. Un système social avec des *machtierns* exerçant leur domination sur un petit groupe rural aurait donc pu être mis en place dès la migration, bien qu'il n'apparaisse dans les sources qu'au IX^e siècle, tandis que les différents royaumes bretons sur le continent n'auraient constitué que l'extension des royaumes britanniques jusqu'au VIII^e siècle. Les élites des Bretons seraient restées à l'écart des élites gallo-romaines et franques, probablement en lien avec les disputes autour du calcul de la date de Pâques qui séparèrent les christianismes franc et insulaire du milieu du VII^e siècle jusqu'au ralliement au comput romain des élites du sud du Pays de Galles, en 768. L'autrice pose l'hypothèse que l'affirmation d'une identité séparée n'aurait été développée qu'en réponse à l'idéologie carolingienne, à partir du IX^e siècle.

Le troisième chapitre réfléchit à ce développement en étudiant les liens entre la Bretagne et son passé insulaire dans les écrits du IX^e siècle. À cette époque, les érudits gallois et bretons ont proposé de nouveaux récits de leurs origines, qui semblent répondre à l'affirmation franque : C. Brett relève le rôle majeur joué dans la constitution de ces dossiers hagiographiques par les sièges épiscopaux reconnus par les Carolingiens (ceux de Samson, Paul Aurélien et Malo) et les abbayes bénédictines réformées sous leurs auspices (fondées par Guénolé et Magloire). Les *Vies* de saints s'inséraient dans la présentation des origines bretonnes fournie au début du

ix^e siècle : elles reprenaient le modèle fourni par la *Vie de saint Samson*, pour une origine insulaire du saint fondateur breton, ainsi que des allusions générales à une migration depuis la Grande-Bretagne. Les *Vies* composées dans le monde breton ou gallois partageaient un certain nombre de caractéristiques : leur production était irrégulière, liée le plus souvent à des fondations monastiques. Elles ne comportaient pas de récit de conversion du peuple, supposé déjà chrétien, et n'intégraient pas de miracles *post mortem*. Néanmoins, les liens envisagés entre la Bretagne et le monde insulaire y étaient variés et l'autrice en propose une étude détaillée. Elle conclut de ces récits hagiographiques que les contacts entre la Bretagne et les îles britanniques paraissaient familiers et institutionnels à la fin du vii^e siècle, alors qu'ils reposaient surtout sur l'érudition au milieu du ix^e siècle. La question des textes hagiographiques est ensuite détaillée au chapitre 6 de l'ouvrage, et il faut peut-être conseiller au lecteur d'y passer directement (p. 231-291). Dans ce chapitre thématique sur les saints et les routes maritimes, C. Brett livre une véritable leçon de méthode qui lui permet de traiter, avec clarté et finesse, les questions longuement débattues autour de la toponymie bretonne. Ses conclusions nuancées fourniront une base assainie de discussion et de mise en perspective du phénomène.

Le quatrième chapitre étudie les contacts insulaires et la culture manuscrite en Bretagne aux ix^e-x^e siècles. Par opposition à la rareté des témoignages conservés pour les siècles précédents, il existe 225 manuscrits de cette époque qui peuvent être rattachés à la Bretagne par le contenu, les gloses en langue bretonne, l'écriture ou la décoration. L'étude détaillée fournie dans cet ouvrage peut désormais être complétée par le catalogue systématique proposé en ligne par Jacopo Bisagni⁷ qui ne retient l'attribution à la Bretagne que pour une partie d'entre eux. S'il existe des indications fortes soulignant la continuité d'une culture écrite en Bretagne comme dans le monde insulaire et franc, la floraison de manuscrits conservés copiés aux ix^e-x^e siècles ne la reflète sans doute qu'indirectement, car elle s'insère dans le développement général et la circulation des écrits à l'échelle du christianisme latin. Les ouvrages attestés en Bretagne à cette époque concernent tous les domaines du savoir médiéval (commentaires de la Bible, textes normatifs, grammaticaux, éducatifs, scientifiques, poétiques et historiques). Ils montrent l'intégration en Bretagne des éléments spécifiques développés dans le monde irlandais comme franc, mais suivant des chaînes de transmission extrêmement complexes, qui révèlent avant tout une collaboration intense. Après cette période, un nombre notable de manuscrits liés à la Bretagne fut acquis en Angleterre, sans qu'il soit possible de déterminer si ce transfert correspondait à des liens anciens ou renouvelés.

7. « A Descriptive Handlist of Breton Manuscripts, c. AD 780 – 1100 » : <https://ircabritt.nuigalway.ie/handlist>, consulté le 02/01/2023.

Le chapitre 5 traite de la Bretagne et son histoire entre 919 et 1066, de l'invasion à la conquête. Cette période fut celle de l'émergence de nouvelles élites bretonnes, avec les familles des comtes de Rennes et des seigneurs de Dol-Combours, puis des comtes de Cornouaille, mais aussi d'une diffusion sans égale des reliques de saints bretons, aussi bien en réaction aux attaques vikings que par des liens ecclésiastiques dans la vallée de la Loire ou en Grande-Bretagne, *via* la collection constituée par le roi Æthelstan. Les *Vies* de saints bretons élaborées pendant cette période montrent une grande fluidité, des versions concurrentes pouvant être élaborées en même temps, suivant les intérêts des hagiographes, en référence ou en décalage avec les vies écrites précédemment.

Le chapitre 7 étudie la position des Bretons et des Gallois dans les empires angevin et normand, entre 1066 et 1203, lorsque la mort d'Arthur, fils de la duchesse de Bretagne Constance et de Geoffroy, fils d'Henri II, provoqua le ralliement de la noblesse bretonne au roi de France Philippe Auguste. Les élites bretonnes furent intégrées sous la domination normande dès la fin du ^xe siècle et furent ainsi associées à la conquête de la Grande-Bretagne. Le *Livre de Llandaf* (compilé entre 1120 et 1134), que l'auteur attribue à Caradog de Llancarfan, de même que l'œuvre de Geoffroy de Monmouth, auteur proche du premier dont l'*Histoire des rois de Bretagne* fut composée entre 1136 et 1138, témoignent de l'intensité des contacts littéraires entre Bretons et Gallois au ^{xii}e siècle et de l'exploitation d'un même riche matériel. Mais dans la tradition médiévale galloise postérieure, la Bretagne apparaît comme un point d'intérêt, sans révéler de contacts privilégiés comme aux époques précédentes.

L'autrice conclut son étude en soulignant que la Bretagne, entre 400 et 1203, était caractérisée par une structure géographique et sociale qui ne permettait pas le développement local d'un pouvoir politique étendu. La domination sur un grand territoire n'y fut jamais établie que de façon externe, depuis la Grande-Bretagne, le monde franc, la Normandie ou l'Anjou, mais les pouvoirs locaux ne furent véritablement absorbés que lorsque la croissance économique et bureaucratique permit l'émergence de l'État, au Moyen Âge central.

Magali COUMERT

Hélène BOUGET et Magali COUMERT (dir. avec la collaboration de Malo ADEUX et Manon METZGER), *Quel Moyen Âge ? La recherche en question*, Centre de recherche bretonne et celtique (CRBC)/Université de Bretagne occidentale (UBO), coll. « Histoires des Bretagne », 6), 2019, 558 p.

Dernier paru d'une collection lancée en 2010 par le Centre de recherche bretonne et celtique de l'université de Bretagne occidentale dont il constitue le sixième *opus*, ce fort volume comporte vingt-sept communications présentées lors d'un colloque tenu à Brest en 2017. La collection elle-même – dont deux volumes ont fait l'objet